



VOL. IV.—No. 19.

MONTREAL, JEUDI, 8 MAI, 1873.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE.

Fréchette est né à Lévis, le 16 novembre mil huit cent trente-neuf, au pied de la falaise, dans un endroit charmant, merveilleusement arrangé pour servir de berceau à un poète, au sein d'une nature saturée de poésie, au milieu des inspirations les plus pures de la gloire et du patriotisme. De tous côtés des choses qui frappent l'imagination, agrandissent l'esprit, élèvent l'âme, des horizons de flots et de montagnes à perte de vue, des rochers et des bocages, des nappes immenses de verdure, des champs de bataille et des plaines fameuses, théâtres de luttes gigantesques, des monuments et des ruines peuplées de souvenirs, des forts, des bastions, des murs crénelés surmontés de canons, des appareils de guerre, séjour de Mars ou d'Apollon, patrie de toutes les muses.

Nous pouvons dire de Fréchette comme poète ce que nous avons dit de Lavallée comme musicien, c'est que personne ne porte plus que lui le cachet national, l'empreinte de cette nature riche et variée, pleine de contrastes.

Dès son enfance il y eut deux hommes en lui. L'un pétulant, hardi, tapageur, organisateur d'équipées, fabricant de fusils, de pistolets et de canons, de bombes même, terrible au milieu de cet arsenal pour les passants et les voisins auxquels il en voulait. Un jour, M. Houghton, voisin de son père, le mit à la porte parce qu'il avait crié : "Hourrah pour Papineau !" Furieux de cette impolitesse, il court à son arsenal, y prend la plus grosse de ses bombes et la lance par dessus le mur de la cour; la bombe éclate, brise une fenêtre et jette l'effroi parmi les gens de la maison. L'autre, doux, rêveur, mélancolique et d'une extrême sensibilité, passant des heures sur la plage à contempler les traînées lumineuses que le soleil laissait sur le fleuve en disparaissant derrière les Laurentides, à regarder l'esquif ou le navire sillonner les eaux profondes du grand fleuve, à écouter le bruit des flots agités par la tempête ou le chant des oiseaux. Douces rêveries ! recueils mystérieux ! qui fécondent dans les âmes le germe sacré de la poésie !

Un jour, il n'avait que huit ans, il lit les *Lettres de Gilbert*. Cette lecture fut pour lui une révélation; il y trouva comme un écho de ses sentiments, une incarnation des aspirations qui depuis si longtemps troublaient son âme.

Les récits des exploits de Jean Bart et de Duguesclin lui avaient donné le désir d'être guerrier, il voulut alors être poète. Son père lui ayant demandé vers cette époque qu'elle carrière il se proposait d'embrasser, quand il serait grand, il répondit : — "Je serai poète."

"Sais-tu au moins ce que c'est qu'un poète," reprit son père ?

Comme la réponse se faisait attendre, le père, ajouta : — "C'est un homme qui fait des chansons, ce n'est pas ce métier-là qui t'enrichira."

Cette explication le peina mais ne le découragea pas. "Eh bien ! je ferai des chansons," reprit notre jeune poète.

Il se mit à rimer en entrant au Séminaire de Québec, il faisait des vers avant de décliner *rosa rosa*. Un jour, il ajouta quelques couplets à une chanson fort en vogue parmi les écoliers. Les messieurs du Séminaire, trouvant les couplets forts pour un enfant de douze ans, crurent qu'il avait dû voler cela quelque part et lui demandèrent

pour l'éprouver de faire des vers sur le sujet suivant : "Le chant d'un troubadour au concile de Clermont."

Fréchette leur remit peu d'heures après quelques strophes qui furent trouvées bonnes. Mais l'épreuve ne parut pas satisfaisante. MM. les abbés Méthot et Gonthier, soupçonnant toujours quelque supercherie, voulurent en avoir le cœur net. Un dimanche, ils enfermèrent sous clef notre poète dans une des chambres du grand Séminaire avec une feuille de papier et un crayon et lui ordonnèrent de faire une pièce de vers sur l'arrivée de Mgr. Laval au Canada. Fréchette avait une heure à lui, mais l'inspiration lui fit complètement défaut; lorsque les savants professeurs revinrent, il n'avait pas un seul hémistiche de prêt. Plein de confusion, Fréchette demanda un demi-heure de grâce qu'on lui accorde. Il se met à l'œuvre et fait en vingt minutes quatre strophes que l'abbé Gonthier conserve encore.

Fréchette ne fut pas précisément un écolier modèle; il n'eut jamais le prix de sagesse ni d'application, mais en remporta beaucoup d'autres.

A quinze ans, il quitta le Séminaire et part sans tambour ni trompettes pour les Etats-Unis à la bonne aventure. Le capot d'écolier lui pesait sur les épaules et la règle gênait sa nature naturellement indépendante et indisciplinée. Rendu à Ogdensburg, il apprend la télégraphie dans l'espace d'une nuit, et le voilà opérateur. Mais sa carrière d'opérateur ne fut pas longue, elle dura trois jours. Ses patrons ne trouvant pas ses connaissances télégraphiques suffisantes, le congédièrent. Fréchette parcourut en vain toutes les rues de la ville, à la recherche d'une position sociale. Fatigué de courir, il change d'habits avec le premier venu et s'engage pour casser de la pierre. Pendant un mois, il casse et il recasse avec un courage digne d'un meilleur sort; il ne songeait plus à être ni poète ni guerrier, le métier de casseur de pierre suffisait à son bonheur, à son ambition.

Mais on se fatigue de tout dans ce monde, un bon jour, le mal du pays le prit, il déposa la masse et alla reprendre au séminaire ses études si singulièrement interrompues. Il recommença à rimer et publia dans *l'Abeille*, petit journal imprimé au Séminaire, des pièces de vers qui dénotaient un véritable talent.

Il termina ses études à Nicolet, quitta le collège en 1860 et entra à l'Université-Laval pour y faire son droit.

C'était le temps où les étudiants faisaient la vie de bohème suivant toutes les traditions, moitié gamins, moitié gentilshommes, lisant beaucoup plus Dumas que Pothier, faisant un peu de tout excepté le bien. Fréchette se jeta corps et âme dans cette vie de bohème; c'est chez lui qu'on se réunissait, dans une mansarde de la rue du Palais, qu'il habitait avec Alphonse Lusignan, ex-rédacteur du *Pays*. Ils étaient là généralement une dizaine, terrible confrérie de jeunes gens de talent, devenus presque tous de respectables pères de famille et des citoyens modèles, mais terribles tapageurs alors, flâneurs incomparables, et organisateurs d'équipées qui plus d'une fois troublèrent la paix de cette bonne ville de Québec. Il fallait les voir réunis autour d'une vieille table chargée de pipes et de tabac, passant des soirées et des nuits à rire et chanter, parler et fumer. Quelle verve ! Quel entrain ! Quelles tempêtes, lorsque la discussion tombait sur la politique ! Quelquefois, Fréchette lisait ses vers au milieu des applaudissements de la docte réunion ou d'un déluge de quolibets suivant le caprice et l'humeur

du moment. N'oublions pas qu'une de leurs principales occupations était de faire les élections; aussitôt qu'arrivait cette époque désirée, ils s'abattaient comme une nuée d'étourneaux sur les comtés avoisinant Québec, battaient la campagne en tous sens et faisaient des discours à la Robespierre !

On les vit aussi, transformés en acteurs, jouer des drames et des comédies au profit de la colonisation, des incendies et autres bonnes œuvres. Temps heureux après tout que celui-là, où les privations même sont des plaisirs, mais temps funeste pour ceux qui abusent de la sève et de l'activité de la jeunesse !

Fréchette était sorti du Séminaire, conservateur, comme on l'était dans sa famille; il n'eut aucune objection à entrer à la rédaction du *Journal de Québec* dont le propriétaire et principal rédacteur, M. Cauchon, était alors ministre des Travaux Publics. Pendant les sessions il était employé comme traducteur à l'Assemblée Législative. Ces deux positions lui permettaient d'être le caissier, le prêteur de la confrérie, mais il les abandonna bientôt pour devenir libéral comme ses amis.

Nous avons publié, il y a quelques semaines, la charmante pièce de vers dans laquelle Fréchette a fait le tableau de sa vie d'étudiant, n'en parlons pas davantage de peur de gâter cette si gaie et pittoresque peinture.

C'est par cette voie douce et fleurie que Fréchette arriva en 1864 à cette profession d'avocat si pleine de ronces et d'épines depuis quelques années, où tant d'illusions et de talents vont s'engloutir tous les jours, cette terre promise qui tient si peu ses promesses, refuge fatal de tous ces jeunes gens instruits qui ne sachant que faire de leur éducation se jettent là en désespoir de cause.

Fréchette voulut consacrer les loisirs que la profession lui laissait au journalisme, cette autre carrière aussi encombrée et beaucoup plus ingrate que la première. Il fonda le *Journal de Lévis*.

Avocat, journaliste, poète et libéral avancé, Fréchette réunissait en sa personne, par un heureux privilège, tous les titres possibles de pauvreté. Avouons cependant que pour des hommes comme Fréchette, il y a toujours de l'avenir, lorsqu'à d'aussi grands talents ils joignent l'énergie et la persévérance qui sont après tout nécessaires dans toutes les positions, dans tous les pays. Mais Fréchette n'était pas l'homme qu'il est aujourd'hui, la vie facile qu'il avait menée ne l'avait pas préparé aux déboires et aux privations, l'expérience et la réflexion ne lui avaient pas appris à régler ses idées et ses sentiments, à plier sa nature fière et indépendante; il n'avait pas le sentiment du devoir et les convictions qui donnent l'esprit de sacrifice et la force de supporter les humiliations; enfin l'homme d'inconstance et d'imagination l'emportait sur l'homme de principe et de volonté. Ajoutons que l'habitude qu'il avait prise de manger de l'opium le tenait presque constamment dans un état de somnolence et d'énerverment où l'âme est peu capable de grands efforts, de fortes résolutions. Certaines circonstances privées se joignant aux déboires de son état, il se révolta, un jour, contre les rigueurs du sort et partit, triste, mais résolu, pour les Etats-Unis. Ce départ imprévu surprit tout le monde et attrista tous ceux qui voyaient en lui, l'une des étoiles les plus brillantes de la jeunesse, un talent si plein de promesses.

En arrivant à Chicago, Fréchette fonda *L'Observateur* qui mourut jeune, faute de capitaux, mais sa réputation,